

COLLECTION

EXPLORATIONS PSYCHANALYTIQUES

sous la direction de

LAURENT TIGRANE TOYMASSIAN et HERVÉ BENTATA

LE TRAUMATISME DANS TOUS SES ÉCLATS

Clinique du traumatisme

• EDITIONS IN PRESS •

Emprise et violence dans le couple

LILIANE DALIGAND

1. L'emprise ou la relation d'emprise

L'EMPRISE, LA DOMINATION, LA MAÎTRISE d'un être par un autre peut se concevoir comme l'effet de l'instinct de possession. Il est nécessaire au dominateur d'avoir en permanence l'objet sur lequel il règne. Il lui faut en jouir tout en le gardant à disposition, l'avoir en réserve, ce qui peut aller jusqu'à l'enfermement, la séquestration.

La pulsion d'emprise, cette volonté de dominer l'autre, de le réduire à un objet manipulable, passe spectaculairement par la chair meurtrie, par l'abus sexuel ou les injures. Mais surtout, c'est une force qui vise à couper ce qui lie la tête au corps de la victime.

Le corps martyrisé devient souvent inerte, inhibé et peu sensoriel alors que la tête occupe toute la place par son hyperactivité de pensée.

La tête est emplie par les injections des discours du dominateur, par ses attitudes présentes ou remémorées, par ses actions répétées. Ce ressassement d'idées toujours identiques rend difficile toute production personnelle et originale de pensées.

Assouvir sa pulsion d'emprise, c'est se rendre maître de l'autre par occupation du terrain d'exercice de son appareil psychique (que l'on peut appeler lavage de cerveau ou persuasion coercitive).

L'emprise est toujours la position préalable à la satisfaction d'une pulsion. Plus encore, c'est mettre sa pulsion à l'œuvre chez l'autre comme par une contamination de type viral qui trouverait un terrain propice à son développement colonisateur.

La pulsion est une notion essentielle dans la représentation freudienne du fonctionnement psychique. C'est une poussée de vie qui fait tendre un organisme tout entier vers un but : la suppression de l'état de tension qui règne par instants dans l'organisme à la source pulsionnelle. C'est l'expression irrépressible d'un besoin.

Besoin de quoi ? De ce qui manque à l'être pour assurer sa vie. Le manque peut être comblé par la nourriture, le chaud, le froid, l'ombre ou la lumière mais aussi l'attention, la soumission, les baisers, les caresses, les regards câlins... Le comblement peut être assuré par la matière la plus triviale ou le sentiment à l'expression la plus spectaculaire toujours associé à la jouissance du comblement d'un trou à signification de manque.

L'objet de la pulsion est celui qui, choisi par le porteur du besoin, doit obtenir à tout prix, à tout moment, à tout mépris de lui-même, au risque de perte de l'existence, cette extinction complète et rarement durable de l'excitation qui flambe sans cesse dans la désespérante peur du vide.

L'objet ou la victime de choix est souvent la femme du couple. Mais c'est parfois l'homme : l'homme battu apparaît dans les procès depuis longtemps, comme le rapporte J.-P. Allinne, professeur d'histoire du droit. C'est ainsi qu'en 1566 à Lyon « huit victimes masculines de leur épouse furent promenées collectivement en ville au sein d'un cortège des plus officiels comprenant magistrats et ecclésiastiques. Bien plus, une variante charivarique particulièrement humiliante fut ajoutée à la "peine" coutumière de l'*asinade* (chevaucher le corps tourné vers la queue de l'âne) : un chariot "où il avoit une Femme qui battoit son Mary, luy baillant granz coupz de pieds aux génitoires et après grands coupz de pierres" était tiré par la bande joyeuse et tapageuse des jeunes célibataires, traditionnellement responsables de la morale collective du groupe. »

L'emprise n'est possible que si l'être ainsi envahi a déjà une insuffisance langagière qui ne lui permet guère d'entrer dans une relation de parole avec l'autre. Elle n'est possible que parce que la victime est depuis ses commencements hors représentation des signifiants de son être, qu'elle est hors de là où elle est, de là où elle existe, de là où elle se livre non à un autre mais à la parole qui la fonde.

L'emprise se fait là où ça pense et non là où ça parle. Celui qui s'identifie à ses images, à ses pensées, à ses représentations fantasmatiques est la victime de choix. L'emprise, c'est une substitution d'images ou mieux une

contamination métonymique par les images instillées. C'est l'introduction à une pathologie narcissique.

Dans le cas des adultes en couple, il s'agit massivement de la satisfaction du besoin génital. Il faut donc œuvrer par force ou par ruse pour faire de l'autre, communément la femme, l'objet adéquat à la satisfaction de ses pulsions. L'objet n'apparaît que dans ce rapport à la pulsion de l'autre qui au départ peut être pris pour de l'amour ou fréquemment pour une fusion sentimentale: « Nous ne faisons qu'un, docteur! », « Et c'est lequel des deux? » ...le désigné est toujours celui qui croque l'autre-objet. C'est le refus de l'altérité.

Roger Dorey distingue trois dimensions principales dans la relation d'emprise: une action d'appropriation par dépossession de l'autre; une action de domination où l'autre est maintenu dans un état de soumission et de dépendance; et enfin une empreinte sur l'autre, qui se trouve marqué physiquement et psychiquement. « La relation d'emprise apparaît comme l'impossibilité fondamentale d'accepter l'autre dans sa différence. L'autre est nié en tant que sujet, et l'idée même de son désir est intolérable. De plus, l'autre est considéré et traité comme objet méprisé et maîtrisable: le droit d'être autre lui est refusé [...], dans la relation d'emprise, il s'agit toujours et très électivement d'une atteinte portée à l'autre en tant que sujet désirant, qui, comme tel, est caractérisé par sa singularité, par sa spécificité propre. L'emprise traduit donc une tendance très fondamentale à la neutralisation du désir d'autrui, c'est-à-dire à la réduction de toute altérité, de toute différence, à l'abolition de toute spécificité. »

1.1. La répétition identificatoire de la victime

Cette densité du processus identificatoire sous forme de « *je suis une victime* » comble le vide laissé par l'impossible identification symbolique. Mais pour être efficace cette identification imaginaire a sans cesse besoin d'être relancée du fait de l'épuisement des images et de la réapparition du besoin. Alors la victime est à nouveau en risque: elle envoie un message inconscient à un agresseur potentiel capable de rouvrir la scène du fantasme et relancer ainsi le processus identificatoire imaginaire.

La répétition de l'agression vient toujours, en ce cas, et de la pulsion de l'auteur de l'acte agressif et de la possibilité donnée par la victime à cet acte.

1.2. La jouissance

Ce processus n'est pas seulement un renforcement des identifications imaginaires, c'est souvent aussi la découverte par la victime du processus

d'évasion d'elle-même. Elle se concentre dans sa tête aux dépens du corps, et va au-delà, en un lieu de supériorité scopique où elle se voit, elle et son agresseur, comme si elle occupait une position tierce: « Je suis alors ailleurs. »

Cet « ailleurs » typiquement au-delà de la sensorialité, au-delà de l'intellectualité, au-delà de tout plaisir ou déplaisir est appelé en analyse la jouissance. Cet état, qui confine à l'intuition métaphysique et suscite parfois le développement de délires mystiques (victime rédemptrice, par exemple), est alors inconsciemment recherché.

Bien que la jouissance jouxte la perversion, cet état n'est pas à confondre avec le masochisme où douleur physique, souffrance morale ou déchéance sont sources de plaisir.

Mais le clinicien est amené à constater que la répétition victimaire peut parfois évoquer la structure perverse. Si celle-ci n'est pas de règle, elle ne peut, dans des cas particuliers, être éliminée par esprit de système ou par idéologie de l'observateur.

L'être sous emprise n'est plus une personne dans sa radicale altérité, mais un ensemble fonctionnel particulièrement satisfaisant pour la résolution des tensions pulsionnelles du violent qui en est porteur. Cette pulsion d'emprise entraîne souvent de la souffrance chez l'objet et peut être par là la source d'une nouvelle satisfaction: jouir de faire souffrir.

À l'extrême, la pulsion d'emprise s'accorde avec la pulsion de mort et la destruction de l'objet bien que cette destruction soit en perspective plutôt que dans la réalité puisqu'elle réduirait à rien une situation particulièrement adéquate pour l'extinction des excitations.

2. La sortie de l'emprise

La sortie de l'emprise suppose que la personne prise pour objet ne confonde pas amour et possession, amour et jalousie, ne soit pas involontairement complice du fait de la position indispensable pour l'autre qu'elle occupe. « Je t'ai dans la peau, tu es pour moi l'élue de mon cœur et de ma chair. »

Les équivoques sur l'amour sont nombreuses et la place réservée à l'objet de satisfaction pulsionnelle peut faire croire à l'objet d'être le roi, la reine. « Je voudrais, me disait une femme enchaînée à sa soumission, qu'enfin il me jette à bas du piédestal qu'il replace sans cesse sous mes pieds. »

La réaction à l'emprise va donc dépendre d'abord de l'élaboration de la personne dès sa prime enfance, de la place limitée des sentiments dans son

rapport à la réalité, de la critique des situations, de la réflexion sur la jouissance. Mais surtout c'est l'exigence d'une parole échangée comme dans le « oui » réciproque d'une alliance fondatrice du couple.

Il y a donc, non pas des personnes prédisposées à subir l'emprise, mais des êtres en risque d'être plus facilement réduits à l'objet. Ainsi certaines femmes peuvent répéter qu'elles sont sous un mauvais sort, un destin funeste qui les entraîne à toujours rencontrer des hommes possessifs, jaloux, violents, voire alcool-tabagiques.

Pour sortir de l'emprise, il faut retrouver l'ensemble personnel de ses manifestations et de ses exigences intimes : la croyance en soi, la particularité de son histoire, l'originalité de son expression.

Toutes les particularités d'une personne vont se manifester dans le choix de ses mots et leur mise en place dans l'originalité de son style. « Le style fait l'homme. » Ce n'est pas là retrouver une expression langagière érudite, compliquée, subtile ou littéraire. C'est l'exigence qu'une parole porte celui qui parle à l'oreille d'un autre, que sa demande accrochée à sa vie et à sa mort soit entendue à chaque rencontre comme ultime.

Car chaque être humain est construit sur un manque, une insuffisance qui le tenaille au creux de sa chair marquée par les mots du langage maternel. Le manque se révèle constamment.

Où est la vérité qui nous échappe obstinément et n'est révélée à chacun que par le mensonge ? Qu'est-ce qui constitue la différence sexuelle masculin/féminin, hormis les particularités anatomiques ? Et pourquoi la procréation doit-elle passer uniquement par le ventre de la femme ? Et pourquoi, si moi le mâle je veux un fils, faut-il que j'accepte qu'il soit pondu par une femelle ? Et pourquoi le réel qui m'échappe constamment me conduit tout au plus à constater la réalité (étymologiquement : qui vient du réel) qui n'est qu'une pâle imitation plus ou moins factice ? Pourquoi être né pour mourir et être exempt d'éternité ?

Chaque être humain est tenu par ce creux qui l'habite. Toute rencontre avec un autre vise à réduire cette faille, à retrouver la paix intérieure au moins pour un temps, à renouveler ses forces, à se propulser dans de nouvelles découvertes, de nouveaux combats pour la vie. Et non pas à être le produit de consommation pour satisfaire les besoins d'un autre au prix de sa désertification intime.

La rencontre langagière est un tricotage des mots dans un espace interpersonnel et dans un temps qui révèle chacun, l'un à l'autre. Il se crée ainsi entre deux, ou plus, une sorte d'édifice de parole où chacun peut se reconnaître au-delà des apparences sans bien savoir ce qui se traduit là, le sens

caché de la révélation. C'est ce que l'on peut nommer les effets d'après-coup d'une parole par essence échangée.

Cette position dans la rencontre ouvre au respect de l'autre et de soi-même. On peut dire que, si l'on aspire à l'amour, c'est là qu'il est à rencontrer, dans l'altérité, le respect, la création et non dans le sentiment ou la seule émotion. La personne qui se sent faible, réduite à l'objet de consommation de l'autre dans une répétition sans fin, a le devoir de se protéger. Elle ne peut le faire qu'en se confiant dans le monde des mots à un autre qui, au nom du soin, lui offre la sécurité d'un espace langagier où se produisent les personnes.

L'autre n'est pas forcément un psychothérapeute, ce peut être un membre actif d'une association, une amie, un policier, un gendarme, un avocat, un travailleur social. Mais, plus que la fonction qu'il occupe, ce qui va être important c'est son calme, sa patience, son écoute, le respect des silences, sa prudence dans les réponses, sa volonté de ne pas vouloir convaincre. Tout ceci vérifié spontanément à chaque rencontre dans les effets d'après-coup.

C'est ainsi que s'ouvre la personne à l'exigence de ce qui constitue et protège l'humanité : la parole, encore nommée le Symbolique.

Bibliographie

- ALLINNE J.-P., « L'homme battu, de l'infracteur à la victime. Permanences et ruptures depuis l'Ancien Régime », Cario R., Sayous B. (dir.), *in Tabous et réalités du crime au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- DALIGAND L., *Violences conjugales en guise d'amour*, Paris, Albin Michel, 2006.
- DALIGAND L., « Sortir de l'emprise », *Réalités familiales*, 2010, p. 22-23.
- DOREY R., « La relation d'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 24, 1981.
- DALLONGEVILLE F., *Auteurs de violences conjugales : problématiques et prises en charge. De la clinique psychiatrique à une mise en perspective criminologique*, Thèse de doctorat en médecine, Lyon, 2011.
- FREUD S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, Idées, 1962.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.